Prédication sur l'intelligence artificielle ; mercredi 21 octobre, prière à Saint-Etienne-du-Mont

Au-delà de la prouesse technique, Gilberte Perrier distingue la portée unique de la machine arithmétique, qui fait de Pascal à nos yeux le père de l'intelligence artificielle : « Cet ouvrage, écrit-elle, a été considéré comme une chose nouvelle dans la nature, d'avoir réduit en machine une science qui réside tout entière dans l'esprit, et d'avoir trouvé le moyen d'en faire toutes les opérations avec une entière certitude, sans avoir besoin du raisonnement. » Sa mise au point a durablement affecté la santé de son auteur : « lui coûtant, indique Fontaine, tant d'application et d'efforts d'esprit que, pour monter cette machine au point où tout le monde l'admirait […] il en eut lui-même la tête presque démontée près de trois ans. »

On pourrait voir là la parabole de l'esprit imposant son ordre à celui des corps, à la ruine de ce dernier qui paie ainsi comme un hommage dû à la supériorité du premier. Mais au contraire, les propos de Gilberte sont gros, pour nous, d'une question troublante. La machine arithmétique nous découvre que les opérations spirituelles sont réductibles à un artifice tout matériel. Et l'on se surprend alors à douter si nos pensées n'auraient pas un fondement de même nature, je veux dire, matériel, que les opérations mécaniques de la machine arithmétiques, ou celles, électroniques, produites par l'IA. Certes, la transcendance souveraine de la « chose qui pense » sur l'organe du cerveau est menacée de s'éteindre, dès lors qu'on en arrive à parler, justement, d'intelligence artificielle.

Gilberte, à l'évidence, est bien éloignée d'être ainsi troublée : l'invention de son frère consacre au contraire pour elle la domination de l'esprit du savant sur la matière. Mais c'est précisément cette domination qui permet à Pascal lui-même d'entendre l'embarras dont le nôtre est saisi devant ce double de soi qu'est l'« intelligence artificielle » : « La machine arithmétique, écrit-il, fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux » (S 617).

La machine est d'autant plus un double de l'esprit humain que celui-ci opère généralement selon le corps, qui est machine : machine qui reçoit le pli que lui donne la coutume, et communique ce pli à la pensée. Quelque libre qu'il s'estime, l'esprit se trouve ainsi sous la mouvance du corps et de la matière : « Notre âme, écrit Pascal, est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions. Elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, et ne peut croire autre chose » (S 680).

De sorte que le comportement de l'esprit présente véritablement quelque chose de mécanique et, si l'on veut, de « machinal ». Il serait vain d'ailleurs de prétendre le tirer, en faveur d'une liberté souveraine autant que chimérique, de cette condition qui est celle d'une

nature déchue. L'esprit ne se confond pas entièrement avec la machine du corps, mais son empire sur elle est borné : il tient à ce que, toute mécanique qu'elle soit, cette machine du corps est flexible, de sorte que l'esprit peut au-moins se procurer, à travers elle, un pli différent de celui qu'elle lui impose à présent. Dans les *Pensées*, tout le « Discours de la machine » repose sur ce fondement. Pascal y engage son lecteur, qui avoue, dans le « pari », la cohérence de la doctrine chrétienne, à ôter en soi-même les obstacles à la foi comme don de Dieu en travaillant à plier la machine du corps et de l'esprit par la répétition des gestes de la foi.

Pascal poursuit et achève ainsi le propos du fragment S 617 : « Mais [la machine arithmétique] ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux. » Si donc elle imite de manière troublante les opérations de l'intellect, elle est dépourvue d'affectivité. Face à elle, l'esprit humain est ramené à son domaine propre et inaliénable, qui est d'élire des fins et des objets qui soient dignes de son amour et propres, par là, à fonder son bonheur.